

SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT MARTYR,
L'ORTHODOXE TSARÉVITCH DIMITRI

1840

«Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.» (Jn 15,18)

Le monde fait quelquefois des actions qui non seulement sont horribles pour ceux qu'il hait, mais qui sont odieuses même à ceux qu'il aime. Mais a-t-il des moyens de rassurer ou de consoler ceux qui souffrent de ces actions ?

Livrez au jugement du monde lui-même le forfait accompli par l'une des grandes forces du monde, la passion de l'ambition, sur le fils d'un souverain, sans se laisser toucher par l'innocence d'un enfant, sans avoir horreur de verser un sang que ses aïeux avaient sanctifié par leurs travaux pour le bien de la nation. Sans aucun doute, le monde lui-même dira que cela est horrible et odieux. Mais que peut-il faire pour effacer ou réparer cette action horrible et odieuse ?

Jésus Christ seul peut opérer ce miracle que le mal que fait le monde et qu'il ne peut effacer, non seulement soit effacé, mais encore se change en bien pour ceux qui souffrent de la part du monde; qu'un événement horrible et odieux puisse être envisagé tranquillement et avec amour; que, malgré les idées et les sentiments naturels, d'après lesquels une mort même heureuse est encore affligeante, une mort malheureuse devienne un sujet de fête, parce que c'est la mort d'un martyr du Christ, parce que *la mort de ses élus est précieuse aux yeux du Seigneur* (Ps 115,6).

Tant le monde est condamné par lui-même et impuissant dans le mal ! Tant Jésus Christ est puissant et vainqueur dans le bien !

C'est pourquoi notre Seigneur, en prévenant ses disciples et ceux qui le suivent de la haine du monde, ne se préoccupe ni de les réconcilier avec le monde qui est indigne de leur alliance, ni de les armer contre un adversaire qui est impuissant, mais seulement les met en garde afin que la rencontre inattendue de la haine ne les jette pas dans la crainte et le trouble. Il leur apprend à l'envisager de sang froid, comme une chose qui n'est pas nouvelle. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Apprends donc bien, chrétien, à ne pas redouter la haine du monde, si elle s'élève contre toi parce que tu suis Jésus Christ, parce que tu t'efforces de penser pieusement et de vivre vertueusement.

Quelques-uns peuvent penser que l'avertissement de Jésus Christ de ne pas redouter la haine du monde ne s'adresse pas à eux, et n'a pas été donné pour notre temps, ni pour les circonstances où nous vivons. Il était nécessaire pour les premiers adhérents de Jésus Christ, qui vivaient au milieu des ennemis et des persécuteurs de la religion chrétienne. Nous, Chrétiens, nous vivons au milieu de chrétiens. Le monde qui autrefois haïssait les Chrétiens, s'est transformé, dans le cours des temps, en un monde chrétien. A qui est inconnue *la victoire qui a vaincu le monde, notre foi* (I Jn 5,4) ?

Prenez garde, vainqueurs imaginaires, triomphants d'une victoire qui, peut-être, n'est pas encore acquise pour vous, ou ne l'est pas entièrement pour vous ! Le monde est vaincu, mais il n'est pas anéanti. Il est encore vivant, et, comme auparavant, il hait ceux qui sont de Jésus Christ, ou qui s'efforcent diligemment de l'être. Le monde, vaincu par la vérité irréfragable de la foi, comme involontairement captif sous son obéissance, et par conséquent admis dans son domaine visible, n'a pas complètement dépouillé, mais seulement caché, dans ce passage, ses anciennes propriétés; il les y a introduites secrètement, et y a propagé son esprit propre, et ainsi, cet ennemi du Christ et du christianisme a fait de brusques apparitions dans l'intérieur du domaine du christianisme lui-même. En se couvrant du nom de monde chrétien, il agit librement, et il s'efforce de façonner pour lui un christianisme mondain, de transformer les enfants de la foi en enfants du monde, de ne pas permettre aux enfants du monde d'arriver à la renaissance à la vraie vie de la foi, et, contre ceux qui lui résistent, il s'arme des diverses armes du mensonge, la séduction, le blâme, la moquerie, le mépris, la calomnie, la violence.

Si vous voulez vous convaincre de la vérité de ce que j'avance, par des expériences incontestables, voyez les annales ! Qui donc a excité si souvent, dans le sein de la chrétienté elle-même, les animosités, les dissensions, les agitations; a poursuivi souvent les meilleurs des chrétiens, s'est efforcé d'éteindre les flambeaux de la foi ? Qui a rempli la chrétienté de martyrs torturés par des hommes qui s'appelaient aussi des chrétiens ? Qui a fait de la plus grande partie de la vie d'Athanase le Grand des pérégrinations dans l'exil ? Qui n'a pas laissé un jour de repos

dans la vie de Basile le Grand et de Grégoire le Théologien ? Qui a exilé Chrysostome ? Qui a été la cause que beaucoup de saints ont dû fuir des villes chrétiennes, et se sont trouvés dans une plus grande sécurité au milieu des déserts et des bêtes féroces ? Qui a immolé si criminellement cette sainte victime, et s'est encore efforcé de déflorer la fin de l'orthodoxe Tsarévitch, tant qu'elle n'a pas été glorifiée par Dieu ? Qui ? Seraient-ce des chrétiens dont l'esprit inspiré par Jésus Christ est un esprit d'amour, de paix, de mansuétude, de bénignité, d'obéissance, de patience, d'édification mutuelle dans toute vertu ? Assurément c'est le monde qui, un jour glorieusement vaincu par notre foi, a renouvelé ensuite et renouvelle la lutte de diverses manières selon la diversité des temps, tantôt avec les armes d'une sagesse menteuse, tantôt par les transports des passions, par les efforts du scandale, par les artifices, enfin, les plus grossiers, et cela non sans un succès bien triste pour nous; non pas que la foi chrétienne ait cessé d'être invincible, mais à cause de notre affaiblissement et de notre lâcheté volontaires.

Si le Seigneur, qui est fidèle dans la protection qu'il accorde à la foi, et qui *ne souffre pas que nous soyons tentés au delà de nos forces* (I Cor 10,15), ne permet pas que, de notre temps, notre faiblesse soit soumise à des tentations aussi fortes que par le passé, le monde a ce pendant aujourd'hui encore ses flèches contre ceux qui sont vraiment de Jésus Christ, ou qui désirent réellement de l'être. Et quoique ce soient, selon l'expression du psalmiste, *des flèches de petits enfants, elles peuvent cependant faire des blessures* (Ps 63,8) à ceux qui sont faibles comme de petits enfants dans la foi. Par exemple, lorsque ceux qui sont revêtus de l'esprit de Jésus Christ *disent la sagesse de Dieu renfermée dans son mystère* (I Cor 2,7), parlent, dans leur enseignement, de la blessure profonde faite par le péché à la nature humaine, du renoncement à soi-même, de la régénération, de l'homme intérieur, de la vie contemplative, des effets du saint Esprit, par lequel, selon l'expression de saint Jean Damascène, *toute âme est vivifiée et élevée en pureté, et enfin sanctifiée par l'indivisible Trinité dans le sacrement*, la sagesse superficielle du monde ne s'élève-t-elle pas contre cet enseignement profond, comme contre un rêve et une innovation dangereuse, quoique cet enseignement ne puisse être appelé nouveau que parce qu'il est l'enseignement de l'homme nouveau, et non du vieil homme, et qu'il ne soit dangereux que pour la chair sujette au péché, parce qu'il en contient le crucifiement ? Ou bien, si quelqu'un de ces hommes que leur position dans la société expose aux regards du monde, se laissant gagner complètement à l'attrait de l'esprit chrétien, se décidait à renoncer à tout éclat extérieur, au luxe, aux spectacles, aux plaisirs, à la distraction, à ne prodiguer sa richesse qu'aux pauvres, à s'attacher exclusivement au temple de Dieu, le monde ne se mettrait-il pas à poursuivre son transfuge de ses regards mordants ? Ne dirigerait-il pas contre lui les traits de la moquerie ? Ne se trouverait-il pas des gens qui douteraient que cet homme fût sain d'esprit, uniquement parce qu'il cesserait d'être attaché au monde, à ses idées déraisonnables et à ses faux principes ?

Il faut donc reconnaître que cette haine dont Jésus Christ accuse le monde contre ceux qui le suivent, n'a pas seulement existé autrefois, mais qu'elle continue encore aujourd'hui. Et si nous voulons être sincères, il faut, je pense, qu'un grand nombre d'entre nous avouent qu'il y a aussi une fausse crainte produite par cette haine, et une complaisance pusillanime pour le monde, dont la cause unique est de ne pas s'exposer à cette haine. C'est pour cela que des gens raisonnables se permettent des actions dépourvues de raison; que des gens qui estiment très-haut l'honnêteté se permettent des actions que l'honnêteté n'estime pas très-haut.

La raison la plus ordinaire peut comprendre que le jeu est le partage de l'enfance, et que, par conséquent, il est permis à peine à de rares intervalles à des hommes d'un âge et d'un esprit mûrs, pour réparer leurs forces après de longues et sérieuses occupations. Comment donc expliquer ce phénomène étrange de la vie sociale, que des réunions d'hommes d'un âge et d'un esprit mûr consacrent au jeu, chaque jour, des heures déterminées, avec plus d'assiduité et d'exactitude peut-être qu'aux affaires de leur état et de leur emploi ? On ne saurait expliquer ce fait autrement que par cela que ces hommes prudents, quoi qu'ils reconnaissent intérieurement la frivolité de cette occupation, craignent d'être exclus de la société, dans laquelle la frivolité est devenue une loi, et, par conséquent, se font les esclaves de cette frivolité, et lui sacrifient leur temps, et quelquefois plus que leur temps seulement.

Il n'est pas difficile à la raison chrétienne d'apprécier à sa juste valeur l'art qui fut récompensé autrefois, dans la personne d'Hérodiade, par la décollation de celui qui prêchait le repentir et la chasteté, art déjà odieux, par ce seul souvenir, à toute personne réfléchie, qui ne mérite en lui-même, comme le jeu, aucune considération, et qui en outre ne s'accorde pas avec la vie douce et paisible à laquelle dispose la piété chrétienne. Pourquoi donc des chrétiens et des chrétiennes s'adonnent-ils à cet art si souvent, en si grand nombre, et comme inévitablement ? Nous pouvons supposer, non pour leur condamnation, mais pour l'excuse d'un grand nombre, que c'est par la crainte que le monde ne punisse de son mépris le mépris des lois du monde.

Celui qui est honoré, dans la société, des fonctions du gouvernement ou de la magistrature, sait et sent combien il est bon d'avoir les mains pures de toute iniquité et de toute corruption. Cependant il craint que le monde ne rabaisse sa noble pauvreté : dès lors on ne saurait répondre qu'il n'ouvrira pas sa main d'abord aux dons de la reconnaissance, et, après cela, il est difficile de répondre qu'il ne l'ouvrira pas à la récompense de l'iniquité.

Voilà des exemples qui montrent comment, dans le cours le plus ordinaire de la vie, le chrétien est tenté par la crainte de la haine du monde, et comment, par là, il peut devenir ou presque malgré lui l'esclave du monde, ou volontairement son ami. Mais qu'arrive-t-il ensuite ? Celui qui craint d'être rejeté par le monde, peut en venir au point d'être rejeté par Dieu : car *personne ne peut servir deux maîtres* (Mt6,24). *Quiconque veut être l'ami du monde, devient l'ennemi de Dieu* (Jac 4,4).

Apprends donc bien, chrétien, à ne pas redouter la haine du monde, si elle s'élève contre toi parce que tu suis Jésus Christ, parce que tu t'efforces dépenser pieusement et de vivre vertueusement.

Qu'y a-t-il là de si redoutable ? – te dit le Seigneur Jésus Christ ? Ta situation n'a rien d'extraordinaire; ton danger n'a rien d'inattendu. Vois ton Maître et ton Seigneur, et sache qu'il a supporté avant toi la haine du monde, et une haine sans comparaison plus violente qu'aucune qui te puisse atteindre. Sachez qu'il m'a haï avant vous.

Mais, Seigneur, quelle consolation est-ce pour ceux que le monde poursuit de sa haine, que tu en aies été poursuivi avant nous ? N'est-ce pas un double chagrin pour nous que toi, l'Amour même, tu aies été en butte à la haine ? N'est-ce pas un double danger pour nous que toi, la Vie même, tu aies été mis à mort par ceux qui te haïssaient ?

Ne doutons pas, chrétiens, des consolations du Seigneur. *Si tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une ferme espérance par la patience et par la consolation que les Écritures nous donnent* (Rom 15,4), est-il possible que les paroles du Seigneur, et particulièrement celles qu'il a prononcées pour notre consolation, ne soient pas pour nous une source abondante de consolation ? Si cette source est profonde, plongeons-y, pour y puiser, notre attention. Plus nous l'y plongerons profondément, plus nous puiserons abondamment.

Sachez, dit-il, qu'il m'a haï avant vous. Savoir que Jésus Christ a été haï du monde est consolant pour nous, chrétiens, d'abord parce que cela peut servir à nous délivrer du doute que nous soyons dans le droit chemin. En effet, le monde, qui nous hait à cause de Jésus Christ, s'efforce de donner à sa haine une apparence telle que l'on puisse croire qu'il ne nous poursuit pas à cause de Jésus Christ, mais qu'il nous condamne parce que nous ne suivons pas vraiment la voie de Jésus Christ. La manière de penser et de vivre que nous dictent les principes chrétiens, et qui, par conséquent, n'est pas la sensualité et la dissipation qu'aime le monde, est traitée par le monde de sévérité déraisonnable, d'entêtement, d'étrangeté; la simplicité et la modestie, il les appelle petitesse et abjection d'esprit; la disposition aux exercices spirituels et à la vie contemplative, inclination à la rêverie. Mais lorsque nous savons qu'à Jésus Christ lui-même, malgré ses actes et ses discours divins, ceux qui ne comprenaient pas les mystères de Dieu et du salut, disaient : *Cette parole est dure* (Jn 6,61); *Il prononce des blasphèmes* (Luc 5,21); *Il est insensé* (Jn 10,20), alors les reproches que le monde nous adresse cessent de nous être redoutables, parce qu'ils assimilent notre voie à la voie de Jésus Christ. Alors les épines au milieu desquelles nous marchons, nous déchirent moins qu'elles ne nous encouragent, comme étant la marque de la voie de Jésus Christ. Alors le calice amer que l'on nous présente, s'adoucit par la conviction que nous buvons le calice qu'a bu notre Seigneur, et que, par conséquent, ce n'est point un calice de colère, mais un calice de salut.

En second lieu, savoir que notre Seigneur lui-même a été haï du monde, est consolant pour nous parce que nous pouvons par là envisager les suites de la haine que nous supportons de la part du monde, et la fin de nos souffrances. Si la haine du monde contre le Seigneur n'avait abouti à la victoire du Seigneur, il n'aurait pas pu la donner comme un motif de consolation à ses disciples haïs du monde. Mais lorsque, en nous voyant sur sa voie épineuse, nous voyons où l'a conduit cette voie, nous voyons également où cette voie nous conduit nous-mêmes. Et ainsi, que l'on calomnie la vérité, que l'on haïsse l'amour, que l'on immole la vie; la vérité sera justifiée, l'amour sera vainqueur, la vie ressuscitera.

En troisième lieu, même sans regarder plus loin, pour ceux qui sont haïs du monde, savoir que le Seigneur lui-même a été haï du monde, est consolant par cela même que c'est la preuve de leur conformité avec le modèle au quel ils ont voué leur amour et leur ardent désir de ressembler. Serait-il possible qu'un chrétien préférât être aimé d'un monde qui hait Jésus Christ ? Non. Que le monde nous haïsse, nous méprise, nous repousse; cette haine nous est aimable, ce

mépris nous est glorieux, cette répulsion nous est agréable qui nous rapproche de Jésus Christ et nous assimile à lui.

Aide-nous, Seigneur, à nous rapprocher de toi, si ce n'est par les oeuvres d'une vertu parfaite, du moins par une patience vaillante à supporter les contrariétés et les chagrins dans notre foi et notre amour pour toi, à l'exemple de ta patience ! Mais préserve-nous du malheur de la lâcheté, afin que, par crainte des contrariétés et des chagrins, nous ne devenions pas les esclaves des passions et de la frivolité du monde qui te hait ! Fais cela par ta grâce, toi qui es miséricordieux envers les pécheurs, admirable dans les saints, glorifié dans les siècles ! Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DU SAINT MARTYR,
L'ORTHODOXE TSARÉVITCH DIMITRI

Prononcé dans la cathédrale de l'Archange, le 15 mai 1822.

«C'est pourquoi, que ceux-là donc aussi qui souffrent selon la volonté de Dieu, lui recommandent leurs âmes comme à leur fidèle Créateur, dans leurs bonnes actions.» (I Pi 4,19)

Pourquoi l'Église nous remet-elle si souvent sous les yeux le spectacle de la souffrance imméritée, en renouvelant avec solennité le souvenir de ceux qui ont souffert innocemment ? Pourquoi la Providence elle-même seconde-t-elle en cela l'Église, – pourquoi elle aussi nous présente-t-elle si longtemps et sans interruption le spectacle de la souffrance innocente en conservant et en montrant miraculeusement à nos regards les restes incorruptibles de ceux qui ont souffert innocemment ?

Pourquoi, saint Enfant, né à la vie terrestre dans la pourpre du sang des Tsars, né à la vie céleste dans la pourpre du sang du martyr, – pourquoi laisses-tu encore parmi nous tes restes mutilés, et rends-tu ainsi la postérité témoin oculaire de la manière dont tu as souffert, non sans la permission de Dieu, assurément, quoi que par la volonté et par le fait d'hommes qui avaient oublié Dieu ? – Je comprends. Les assassins t'ont immolé misérablement à une ambition illégitime, pour détruire le pouvoir légitime des Tsars, et Dieu, admirable dans ses desseins, l'a permis, afin de dévoiler et de punir, dans l'iniquité du grand, les péchés du peuple; mais pour que ton sang innocent ne fût pas versé inutilement, il l'a conservé pour le temps, il lui a ordonné, comme au sang d'Abel, de crier contre les rebelles et les ravisseurs de la couronne tsarienne, et ainsi il a fait de toi une victime sainte, un agneau immolé pour le salut du pouvoir légitime des Tsars.

Cependant, cela n'était nécessaire que pour un temps. Pourquoi donc, aujourd'hui encore, sommes-nous appelés à être les témoins d'un martyr accompli il y a plus de deux siècles ? Pourquoi est-ce d'une manière aussi évidente que, selon l'expression de l'Église, *les reliques des martyrs se sèment partout l'univers* ? Est-ce pour que, ainsi qu'elle le dit encore, *il en naisse des fruits de guérison* ? – Cela est vrai. Mais pourquoi encore le don de guérison est-il donné à ceux qui ont souffert innocemment, quand même quelquefois ils n'ont pas accompli de grands exploits de vertu, comme cet enfant, du reste béni ? Pourquoi, je le répète, le don de guérison ? Est-ce pour le corps seulement, quand le corps n'est pas fait pour lui-même, mais bien pour l'âme ?

Comme le noeud le plus compliqué se dénoue par un seul bout du fil, ainsi toutes ces questions se résolvent par la seule et simple pensée que Dieu conserve et décore du don des miracles les restes des martyrs innocents, et que l'Église, la confidente des voies et des intentions de Dieu, renouvelle et glorifie leur souvenir à cette fin de nous habituer à l'idée de la souffrance innocente, et de faire que nous soyons toujours prêts à livrer ainsi notre vie, si c'est la volonté de Dieu. Il me semble voir écrit sur le tombeau de chaque martyr ce qu'écrivait l'apôtre Pierre en pensant à Etienne, à l'apôtre Jacques et aux autres martyrs de l'Église chrétienne primitive : *Et que ceux qui souffrent ainsi selon la volonté de Dieu, lui abandonnent leurs âmes, comme à leur Créateur qui leur sera fidèle, en faisant le bien.*

Il faut avouer qu'il n'est pas facile de s'accoutumer à la pensée de la souffrance innocente. Toute la nature s'élève en quelque sorte contre elle, soit la nature humaine, soit celle de toutes les autres créatures de Dieu. Puisque tout a été créé par un Dieu unique, infiniment sage et tout clément, tout a été créé dans l'unité, disposé selon la loi de l'ordre, et dirigé vers la félicité : *car Dieu n'a point fait la mort* (Sag 1,13). Il est donc tout naturel qu'aucun objet ne soit disposé pour ce qui rompt l'unité, détruit l'ordre, éloigne de la félicité. Ainsi, toute vie aime à vivre, et repousse la mort; tout organe de connaissance ou de sensation désire trouver son aliment et sa satisfaction dans les objets qui répondent à son organisation, et n'avoir pas à souffrir de ceux qui ne correspondent pas à ses propriétés et sont destructifs pour sa constitution.

Dans l'homme, outre la répulsion naturelle pour la souffrance, le sentiment de justice propre à sa nature élevée, se soulève encore contre la pensée de la souffrance innocente. Si la nature corporelle, selon le principe de son organisation, exige que la vie soit à l'abri de tout danger, la nature morale, selon le principe de liberté et de vérité divine imprimé en elle, exige encore plus forte ment que l'innocence soit en sécurité. Et par conséquent, de même que la vue de la destruction remplit d'effroi la nature corporelle, ainsi la nature morale s'émeut et se trouble doublement à la vue de la souffrance imméritée.

Mais voici une étrangeté et une contradiction de la nature avec elle-même, bien propres à plonger l'homme qui réfléchit dans une tristesse inconsolable et une douleur désespérée, s'il ne découvre au-dessus de la nature une source de consolation et d'espérance ! Cette même nature, qui inspire l'éloignement et la terreur de la souffrance, particulièrement de la souffrance innocente, cette même nature proclame que la souffrance, même innocente, est inévitable. Parcourez tous les degrés des créatures visibles, parcourez tous les domaines de la nature terrestre : où n'y a-t-il pas de souffrance ? Qu'est-ce qui ne souffre pas ? Et ne voit-on pas le plus de souffrances là où sont le plus visibles les traits de l'innocence ? L'agneau tremble devant le loup, l'oiseau timide devant l'oiseau de proie; les animaux les plus forts, soit par instinct naturel et nécessité, soit par hasard, détruisent les plus faibles, et quelquefois les plus rusés terrassent les plus forts; ce qu'il y a de meilleur dans les végétaux est déchiré et détruit par les animaux, et constitue leur nourriture. Tout bien, toute joie, tout plaisir, dans la nature, s'achète plus ou moins cher au prix de la souffrance. Le grain doit se déchirer et périr tout à fait pour que naissent la plante et le fruit; le sentiment maternel, la source de la joie la plus vive dans la nature animale, est visiblement mélangé, même chez la brute, d'anxiété et d'inquiétudes; le plaisir de manger et de se rassasier est presque en proportion de l'exténuation causée par la faim qui le précède, et la douceur du sommeil, – de l'épuisement de la veille. Dans toutes les puissances, même les plus bienfaisantes, de la nature, sont ouvertes des sources de souffrance et de destruction. Le soleil échauffe, mais il brûle aussi de ses ardeurs; le froid fortifie, mais il abat aussi; l'eau arrose, mais elle submerge aussi; le vent rafraîchit, mais il apporte aussi des maladies; la terre donne à l'homme son pain, mais elle exige ses sueurs. L'homme naît, vit et meurt également sous la loi de la souffrance, et il est plus encore soumis à cette loi que les autres créatures. La mère enfante dans les tourments, l'enfant pleure en naissant; le mourant souffre, ceux qui restent après lui pleurent. Dès le commencement de la vie, l'homme souffre du manque de forces, du développement incomplet de ses facultés; vers la fin de sa vie, – de la perte de ses forces et de ses facultés : s'il y a quelque milieu entre ces extrémités, il est comblé et déborde de souffrances provenant de ce que l'homme ne trouve jamais ses facultés et ses désirs satisfaits. Et que d'accidents divers ! Les maladies, les passions, les injustices des hommes, une pauvreté délaissée, une richesse onéreuse, une subordination pesante, une administration désordonnée, – que de traits, ou plus exactement, que de carquois remplis de traits pour percer le coeur humain !

Quelle destinée ! On ne veut pas souffrir, mais il faut souffrir ! C'est intolérable; mais c'est inévitable !

Que faire, donc ? «C'est lourd, dit un penseur païen, mais on peut alléger par la résignation ce qu'on ne peut changer.» Cet exemple montre que les païens eux-mêmes reconnaissaient la nécessité de s'accoutumer à la pensée de la souffrance, et même à l'attente de la souffrance innocente. Mais *les païens, qui n'avaient pas l'espérance* (Ép 2,12), ne connaissaient pas *la patience qui produit l'espérance* (Rom 5,4), et enseignaient la patience désespérée. «Souffre volontairement, disaient-ils; autrement tu souffriras involontairement.» Ou bien : «Meurs magnaniment, parce que tout meurt; il est beau de tomber sous des ruines immenses.» Amères consolations ! Comme si une coupe amère pouvait devenir douce par l'addition d'un océan de la même amertume, et par la pensée qu'elle ne saurait être moins amère ! Si peu il est au pouvoir de l'homme d'adoucir le calice de sa destinée sans la connaissance de Celui qui est *la consolation d'Israël et l'espoir des nations* (Luc 2,25. – Gen 49,10) !

C'est dans la vraie religion seule, en un mot, c'est dans le christianisme seul que l'on peut trouver la pierre merveilleuse qui change le fer méprisable en or pur, l'amertume en douceur, le mal en bien, la mort en vie, la souffrance en félicité. Et ainsi, que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, lui abandonnent leurs âmes, comme à leur Créateur qui leur sera fidèle.

Et cette pensée même que nous souffrons par la volonté de Dieu peut effrayer un incrédule, et le faire murmurer contre le Créateur fidèle. Mais le croyant, en s'enfonçant dans cette pensée, y trouve une source abondante de consolations, qui mêle la douceur à toutes ses tristesses. La pensée réconfortante et pleine d'espérance de la volonté de Dieu, de la volonté du Créateur fidèle, réconcilie le croyant avec la pensée terrifiante de la souffrance innocente.

Nous souffrons par la volonté de Dieu, par la volonté de Celui de la part de qui *toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut* (Jac 1,17); par la volonté de Celui qui nourrit l'oiseau ne valant pas une obole, qui revêt l'herbe des champs plus magnifiquement que Salomon n'était vêtu dans sa gloire, et qui nous assure, par la voix de son Fils unique, que, malgré notre peu de foi, nous avons plus de valeur devant lui que n'importe quel lis ou quel passereau; par la volonté de Celui qui *fait luire son soleil sur les bons et sur [les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Mt 5,45), et qui nous commande d'imiter la perfection de sa clémence.

Comment donc est-il possible que Celui qui est, et duquel provient le seul bien, ait eu la volonté de nous placer dans une situation où il n'y aurait rien que le mal ? Comment est-il possible que Celui qui a soin du passereau et de l'herbe des champs, ne garde pas l'homme, alors même qu'il le fait passer par le feu et par l'eau quand il le trouve nécessaire. Comment est-il possible que Celui qui manifeste sa clémence même envers les méchants, ne manifeste pas même sa justice envers ceux qui souffrent innocemment ? Si l'Auteur de tout bien envoie la souffrance, il y a certainement quelque bien même dans la souffrance. Si l'Auteur de tout don et de toute nourriture *nous nourrit d'un pain de larmes, et nous abreuve de larmes* (Ps 79,6), c'est donc qu'il est nécessaire et utile de nous préparer une semblable nourriture, de même que l'on trouve nécessaire de relever la fadeur ou la douceur de la nourriture ordinaire par une pointe de sel, d'acidité ou d'amertume. Si le Dieu infiniment miséricordieux n'est pas empêché par sa miséricorde de *faire éprouver à son peuple des choses dures* (Ps 59,5), il ne peut pas être, assurément, qu'il permette cela contre toute justice. Dira-t-on que, de cette manière, il n'y aurait pas de souffrance injuste et innocente ? Mais je ne sais si, devant Dieu, il y a une autre souffrance innocente que la souffrance de Celui qui a été *déchiré pour nos péchés, et brisé pour nos iniquités* (Is 53,5). Excepté lui, *tous ont péché* (Rom 5,12), et, par conséquent, tous méritent la souffrance; et, avec les hommes coupables, la créature, qui leur est soumise, est aussi soumise involontairement à la frivolité, et, à cause de cela, elle soupire et souffre avec eux, dans l'espérance d'être purifiée et délivrée avec eux. Si donc il y a des hommes qui souffrent innocemment par rapport à eux-mêmes et à leurs oeuvres, la justice et la clémence de Dieu se manifestent surabondamment sur eux dans les oeuvres merveilleuses et salutaires par les quelles il rémunère la souffrance innocente. Nous avons de cela une image sensible dans l'aveugle-né de l'Evangile : si sa cécité était une énigme obscure sous le rapport de la justice du châtement : *Est-ce lui qui a péché, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle* (Jn 9,2) ? cette énigme reçoit une solution complète par la justice rémunératrice : *Ni lui, ni ses parents n'ont péché; mais c'est afin que les oeuvres de Dieu soient manifestées en lui*. Est-ce trop d'être privé quelques années de la lumière corporelle, pour recevoir en récompense la lumière spirituelle, divine, qui éclaire tout homme pour la vie éternelle ?

Mais si la pensée de Dieu, comme *Créateur fidèle*, peut alléger pour nous la souffrance innocente, la pensée de Jésus Christ, comme *Sauveur bien-aimé*, peut nous rendre la souffrance aimable, douce, bienheureuse. Celui qui a un coeur, celui-là sait qu'il y a une souffrance par amour et par reconnaissance, et combien est douce cette souffrance. Chrétien ! Qui peut t'aimer autant, et qui est aussi digne de ton amour et de ta reconnaissance que Celui qui, par amour pour toi, a quitté la gloire du ciel, a éprouvé toutes les douleurs et toutes les amertumes de la terre, a souffert sur la croix, a passé même au travers des tourments de l'enfer, pour t'arracher à l'enfer et te ramener à la gloire divine ? Peux-tu refuser, si cela est nécessaire, par amour pour lui, de goûter quelques gouttes du calice qu'il a vidé pour toi jusqu'à la lie ? Que dis-je ? Ne sens-tu pas la douceur ineffable de ce calice mélangé si abondamment de l'amour divin, que l'amertume de la souffrance lui donne à peine un léger piquant ? Ah ! si tu ne sens pas cela, tu as le goût spirituel émoussé et mort; et c'est une maladie pour la guérison de laquelle il n'y a encore pas d'autre moyen que d'augmenter l'amertume dans la coupe de ta destinée !

Et ainsi, disciples du Crucifié, soit comme punition, soit comme gage de bonté, soit comme jouissance, soit pour notre guérison, nous devons inévitablement avoir notre part de souffrances. *Puisque Jésus Christ a souffert pour nous dans la chair, vous aussi, armez-vous de cette pensée que celui qui a souffert en la chair, a cessé de pécher* (I Pi 4,1). *Mes bien-aimés, ne trouvez point étrange quand vous êtes comme dans une fournaise pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire; mais réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus Christ, afin qu'aussi, à la manifestation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec allégresse* (12,13). *Si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ, vous êtes bienheureux : car l'Esprit de gloire, qui est l'Esprit de Dieu, repose sur vous. Que nul d'entre vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme malfaiteur, ou comme convoitant le bien d'autrui; mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point de honte, et que même il glorifie Dieu de ce partage* (14-16). Amen.